

Traduction des textes en breton de Kezeg an heol

prologue : Cheval du soleil, jument d'orgueil et couchée ? (Fanny Chauffin)

1- Hosanna, poème Naig Rozmor (traduction Mai Ewen)

2- Algues vertes et n tilde (Fanny Chauffin)

3- Une autrice ver de terre (Laurence Lavrand)

4- Les femmes et la poésie en breton (Mai Ewen)

*poème de Greta Thunberg (Mai Ewen)

6- Croyances et druidisme (Mona Braz)

7- Femme (Fran May)

8- Retour au pays (Ludwine Briand)

9- Lundi, mardi, mercredi (Goulwenna an Henaff)

10- Avoir 18 ans en 2024 (Nina Bideault Mellouët, Tifenn Jordaney-Hostiou et Anwenn Bricaud-Salomon)

13- Katell Kloareg, chanteuse professionnelle et féministe

14- Gast et Very bad mother

TRADUCTION DES CHEVAUX DU SOLEIL (KEZEG AN HEOL)

Note : "kezeg" veut dire chevaux, mais est le pluriel de "kazeg" qui signifie jument, la plupart des chevaux des fermes étaient des juments (un étalon était trop dangereux) ou des hongres (chevaux castrés).

Les juments du soleil se diraient "kezekennou an heol", l'ambiguïté nous plaisait bien. Pas de genre alors ?

Prologue

Marc'h al lorc'h, kazeg al leur ?

(Cheval d'orgueil, jument couchée ? - Fanny Chauffin)

Salut Xavier, Salut Pierre-Jacques

Bon anniversaire Pierre Jacques !

Tu aurais 110 ans (1914-1955).

Et ton livre le plus connu, **Le Cheval d'orgueil** fête ses cinquante ans cette année.

Voici donc cinquante ans que l'Ankou t'a emporté.

Aussi, on s'est dit que ce serait une raison de relire ton oeuvre.

Et salut à toi Xavier, tu aurais 96 ans (1930-1981),

et tu avais sorti **Le cheval couché** en 1977.

Bonjour au non-bretonnant, bonjour au bretonnant de naissance

Vos livres à tous deux parlaient bien peu des femmes.

Pour vous, elles étaient un thème littéraire, une source d'inspiration.

Que ce soit Ahès, Dahut, les filles d'Irlande ou Sainte Anne de la Palud

Ou les sorcières des contes merveilleux de vos grands-parents.
Mais pour nous les filles, qui est dans l'écurie?
Une jument qui attend le travail et son lot de foin ?
Une vieille jument fatiguée qui attend le boucher ?
Une jument bien d'aplomb sous le soleil qui attend de partir,
De galoper librement et sans entrave dans les champs
Pour aller jusqu'à la mer ?

Pendant des années en Bretagne les filles ont dû
travailler tous les jours dans les champs, avec les enfants
travailler la terre, travailler dans la maison, travailler...
Plein d'enfants, la religion qui tenait bien tout ça jusque dans les années 1960.
Et là, mai 1968, la JAC, la JOC, le MRJC, le MLF, ...
et les années Sida qui ont suivi,
Me too, Strauss Kahn, Despentès, Cholet, Depardieu, Sinno, Debré, ...

Et les mamans solo d'aujourd'hui ?
Et les filles qui ont décidé de rester au pays et de lutter, malgré tout ?
Et les bretonnantes ?
Lutter pour les filles, lutter pour une langue minorisée, ou lutter pour une chose qui les rassemble
toutes les deux : les droits des humains. Et si la langue et les filles n'étaient pas, opprimées toutes
les deux et de la même façon ?

Grâce à Naig Rozmor les Bretonnes ont vu se dessiner un autre chemin
Grâce à Anjela Duval les femmes se sont donné le droit d'écrire en breton
Grâce à Marc'harid Gourlaouen la langue bretonne et l'enseignement ont avancé
Angèle Jacq a montré la force des femmes chefs de famille, journalistes, politiciennes
Grâce à des milliers de femmes qui ont appris ou réappris la langue,
le breton est parlé à nouveau dans ce pays, par les femmes qui avaient arrêté de transmettre la
langue pour que leurs enfants "réussissent dans la vie", qu'elles soient aide-maternelles dans les
écoles, enseignantes des enfants ou des adultes, en cours du soir ou en formation continue,
dans les bureaux, les maisons de pays, au Conseil régional, dans les mairies...
Grâce à elles, tous les jours et tranquillement,
se bâtit un avenir pour cette langue dite minoritaire et en grand danger
Chevaux du soleil, filles qui rient, qui s'investissent qui travaillent ensemble,
vieilles et jeunes,
petites et grandes,
de n'importe quel pays,
anarchistes, libertaires, décomplexées...

1- HOSANNA, Naig Rozmor

Lorsque tu déchaînes l'incendie dans mes hanches,
Et qu'en dansant tu descends encercler mes genoux,
Lorsque mon cœur commence à jouer du tambour,
Lorsque volent à vif mes seins vers tes baisers,
Lorsque s'enfuient soudain ma honte et mon orgueil,
Lorsque je m'étends devant toi obéissante et offerte,
Lorsque jaillit la source sous tes doigts,
Lorsque se raidissent tous tes membres devant ma nudité,
Alors s'éveille le vieux serpent dans le pommier.

Lorsque tu viens t'enchâsser dans mes jambes ouvertes,
Lorsque tu me couvres entièrement
Lorsque se mélangent notre sueur et notre fièvre,
Lorsque tu traverses mon corps à coups d'aiguillon
Lorsque tes lèvres boivent mes plaintes
Lorsque tu m'excites jusqu'au délire,
Lorsque je croise les mains pour demander grâce,
Lorsque tous deux nous frissonnons dans la même ivresse,
Il est venu le temps de moissonner,... et que la moisson nous revienne

2- Algues vertes et n tilde, Fanny Chauffin

Qui sont les femmes qui nous montrent le chemin ? Irène Frachon, collier de l'hermine en 2024 ? Les conteuses et chanteuses Marcharid Fulup, Philomène Cadoret, et Maria Prat ? Anjela Duval ? Des chanteuses comme Jeannette Maquignon, les soeurs Goadec, Marie Harnay ? Et Françoise Morvan aussi, malgré sa haine répandue sur les bretonnants contribuant ainsi à la mort de la langue, alors que ses recherches sont intéressantes ? Son livre "Le monde comme si" illustre aussi une forme de mensonge sur le monde bretonnant peu apte à la remise en question et au dialogue. Quelle table ronde un jour nous réunira pour nous regarder, nous les actrices de l'Emsav de 2025 pour nous regarder enfin dans le miroir ?

Quand Xavier Grall revenait de la guerre d'Algérie il avait compris qu'il fallait prendre en compte toutes les minorités du monde, qu'il fallait libérer les peuples sous la soumission d'un État colonial et autoritaire. Pourquoi alors la Bretagne est-elle restée un pays soumis, soumis à la France et les filles soumises plus encore ?

La convergence des luttes : où est-elle ?

Enzo Lesourt, politologue venu au congrès des 50 ans de l'Union démocratique bretonne (UDB) en avril 2024, disait : "Est-ce que les Bretons pourraient se regarder dans le miroir, voir qui ils sont et ce qu'ils ont fait d'eux ? Et sont-ils capables d'inventer des choses nouvelles ? Et continueront-ils d'être la mouche dans l'oreille de l'éléphant ? "

<https://youtu?ve/Sm01PDAFSbc?si=1RWhJhBk-2ndlr L>

Les années 1965-2000

La guerre d'Algérie est finie. Un million de jeunes Français appelés, traumatisés, choqués. Leur destin changé pour toujours. "On nous a volé notre jeunesse" , c'est ce qu'ils ont dit, pour beaucoup d'entre eux, au retour.

"C'est dans la boue et dans le sang algérien que la France idéale commença de s'effriter", pour Xavier Grall, c'était la fin de l'image positive de la France, le pays des droits de l'homme, de Zola, Hugo, Voltaire...

Pour lui il fallait quitter Paris, capitale de pays colonisés, violente, restée sans voir la volonté d'indépendance de l'Algérie. Après 23 ans de journalisme à Paris le poète était revenu en Bretagne, d'abord à Landerneau, puis à Nizon pour s'y établir avec sa famille, Françoise et ses cinq filles qu'il appelait "mes divines".

Les luttes de Grall vont aussi vers les minorités du monde et l'Europe : il défend les opprimés, les peuples du monde oubliés. Car les mêmes luttes se retrouvent au Pays basque, chez les Canaques... Il faut "concevoir une autre culture bretonne, européenne, ultra-marine".

À l'époque, les fest-noz fleurissent en Bretagne, les luttes écologiques et les luttes antinucléaires, pour le retour des paysans au pays, pour la langue bretonne, pour les peuples opprimés du monde

(boycott pour l'Afrique du sud, contre l'apartheid). Mais c'est aussi les années Pisani, où la Bretagne est destinée à nourrir la France et le monde en produisant de la viande, des oeufs, du lait... Détruits, les talus, arrachés, les pommiers...

Luttes écologiques, oui, mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ? C'est le nucléaire qui produit l'électricité de toute la Bretagne avec une centrale près de Nantes. Alors que Plogoff est abandonné et à Friburg en Allemagne aussi, cinquante ans plus tard, la seule ville de Friburg produit plus d'électricité avec du solaire que la France entière. Là aussi, volonté d'Edf (Enedis actuellement) et de Paris de maintenir le pouvoir, donc la dépendance énergétique et politique ? (voir les réticences actuelles pour les éoliennes et la volonté de produire une énergie "propre" sur place en Bretagne)

Bretagne vivante et Eaux et rivières de Bretagne sont nées à cette époque.

Quarante mines d'uranium ouvrent, permettant à la France de faire fonctionner ses centrales nucléaires, avec des petites productions en Bretagne, mais ceux qui y travaillent ne vivent pas vieux, les camions répandent de l'uranium sur les routes, les stériles servent de remblais dans certaines propriétés, on avance, c'est le progrès...

Et les droits des femmes ? Le travail remarquable fait par les plannings familiaux de Brest, de plusieurs villes de Bretagne montre la voie.

Les écoles Diwan surfent sur la vague de la convergence des luttes, les parents militants, écologistes, paysans, ouvriers, musiciens, chanteurs... ouvrent en 1977 la première école à Lampaul-Ploudalmézeau avec Denez Abernot, un chanteur, peintre, et futur marin de commerce.

Les années 2000-2025

Après les bonnets rouges, les gilets jaunes. Des manifestations pour les retraites partout dans le pays, beaucoup de manifestants appellent au changement. La pauvreté augmente, l'extrême droite se banalise et récolte des voix partout, mêmes dans les communes les plus à gauche en Bretagne. Et à la tête de la France, des omniprésidents, qui méprisent le peuple et les manifestants, capables de dire une chose et son contraire le lendemain. Les violences policières augmentent : LBD qui rendent borgnes des jeunes manifestants, arrachent les mains ...,

Et les bretonnants, que deviennent-ils ? Ils se demandent comment faire pour que le petit Fañch ait son ñ dans les textes officiels. Pourtant, pas de souci pour écrire dans la presse et ailleurs le ñ de Carlos Nuñez... ? Mais est-ce vraiment la lutte la plus importante à mener ? Et voici le petit Fañch qui montre son joli minois dans tous les média. Il est évident que c'est la chose la plus importante à défendre quand la langue bretonne meurt la gueule ouverte... Et la Palestine ? À Douarnenez, Guingamp, Quimper, Douarnenez, Quimperlé, Lorient... les comités déplient leurs banderolles, mais qui les suit ? Les thèmes abordés ne font pas recette (langue bretonne, réfugiés, Palestine, ...), contrairement aux grandes manifestations du siècle précédent (Plogoff, Diwan, Joint français, ...). On donne des prix et des colliers de l'hermine aux bretonnants, on honore le travail d'Irène Frachon, ... C'est vrai que les répressions policières et l'absence d'efficacité des manifestations pour les retraites refroidissent les motivations.

Pour l'environnement ? Le dernier rififi en date est celui des algues vertes, le roman BD traduit en breton par Tugdual Kerluer. Comment le traduire ? Langue parlée dans le Trégor où les bretonnants l'inventent tous les jours, ou la langue "officielle" de l'Office de la langue bretonne ? Pourquoi traduire FDSEA en breton si le lecteur de BD ne comprend pas le sigle nouvellement inventé ? Une image de ce mouvement breton mis à mal qui chipote sur des détails et passe à côté du plus important : le saccage d'une région par une agriculture intensive et le piétinement d'une langue condamnée à disparaître si les choses restent comme elles le sont. Inès Léraud se faisait une autre image des locuteurs de breton. Elle avait confiance en Tugdual, un ami, journaliste comme elle (à Radio Kreiz Breizh) qu'elle charge de la traduction de la bande dessinée, elle découvre alors le "reuz" qui existe entre tenants d'un breton parlé et vivant et l'éternel débat mortifère sur la standardisation de la langue. Roparz Hemon avait écrit dans les années 1920 qu'il fallait "supprimer les poussières du breton local". Dans une bande dessinée, dans n'importe quelle langue, c'est la langue orale qui est privilégiée, la langue des gens, quoi... Et Tugdual, d'utiliser la vidéo, pour

expliquer sa traduction de la BD, blessé par ces critiques incessantes :

<https://youtu.be/OXgSOwCmMOA?si=SkPdoI3VOhTUhKSI>

Il conclut cette vidéo en disant que le plus important de l'affaire est la lutte pour une Bretagne, salie et polluée depuis 75 ans par les pesticides, les engrais, l'arasement des talus, l'arrachage des pommiers... et que la lutte pour cela était plus importante que des débats linguistiques stériles.

Réfugiés et Palestine : deux sujets tabous pour les bretonnants ? Ascension de l'extrême droite ? Combien de bretonnants engagés dans ces luttes ? Toujours les mêmes sur les ondes des radios, des vidéos... mais le silence est de mise. Les deux dernières années avec le conflit palestinien montrent bien cet "embarras" : dangereux pour "l'identité bretonne" ? Peur pour les subventions des associations ? Peur des conséquences dans son travail, le milieu associatif, politique ? Pourtant le mot colonisation revient, pourtant les Bretons des années 1970 faisaient leurs luttes des Kanaks, des Kabyles, des peuples opprimés par un État centralisateur qui avait détruit leurs langues et leurs cultures... Même le pays gallo, pour certains tenants de la "vraie" culture bretonne, n'existe pas, dans une sorte de "racisme intérieur". Où est la lutte pour la liberté de nos frères opprimés ? Un génocide sans précédent en Palestine se joue sous nos yeux, un peuple entier sacrifié sur les réseaux sociaux, des millions de manifestants dans le monde, et ici, indifférence, silence. Seuls les rappeurs de Plouz ha Foenn en parlent alors que les groupes irlandais, gallois, font de la lutte des Palestiniens la leur.

Pourquoi un tel changement dans l'engagement des Bretons pour les causes environnementales, des droits humains, de la culture et de la langue ? Pourquoi rester dans son pré carré, indifférent aux changements inévitables de notre vie sur cette planète qui brûle ? Faut-il attendre la catastrophe sans s'organiser, réfléchir aux façons de survivre, de façon solidaire ?

Marc'harid Gourlaouen, où es-tu passée ?

Très souvent, quand on parle de culture bretonne, on mentionne Alan Stivell, Gilles Servat, et d'autres hommes, des artistes, poètes. Mais dans la bouche de Glenmor, interviewé par Didier Ollivré, il était évident que ce n'était pas ces hommes qu'il fallait remercier, mais une femme qui avait usé jusqu'au bout ses yeux pour l'enseignement du breton, Marc'harid Gourlaouen. Gratuitement. Motivée, c'est une évidence, par la transmission et l'aide aux Bretons qui voulaient apprendre la langue du pays.

" Qui parle, aujourd'hui, de Marc'harid Gourlaouen, de Douarnenez, celle qui pendant des années, des années, en usant ses yeux sur la correction a corrigé des milliers et des milliers de copies de mille types, renvoyant les copies corrigées, chaque mot étant lisible pour les remarques. Toute sa vie, toute sa vie. (...) Si quelqu'un mérite une statue en Bretagne, ce n'est ni Glenmor, ni Stivell, ni... d'abord, Marc'harid Gourlaouen. "

<https://youtu.be/gIIPMaCCNVY?si=s8T8p5XLWpEOQdrn>

Le star système l'a oubliée, et beaucoup de femmes avec elles qui travaillent au quotidien et tout le long de leur vie pour la reconnaissance de cette langue minoritaire. Le travail gigantesque mené dans chaque commune, par chaque club, association, comité des fêtes... Il n'y aurait jamais eu d'école Diwan s'il n'y avait pas eu des milliers de gens qui suivaient des cours du soir pour apprendre le breton, faire des crêpes à toutes les fêtes, organiser des trocs et puces, des festoù noz, des festivals, des grandes randonnées comme le Tro Menez Are ou la Randorade, ... et beaucoup de femmes présidentes, secrétaires, trésorières, crêpières, ...

Et s'il n'y avait pas eu Skol Ober, Keav, Skol an Emsav... s'il n'y avait pas eu des cours de breton partout en Bretagne avec une armée d'anonymes qui trente fois par an font cours, avec cahiers, enregistrements, chansons, livres... Il n'y aurait pas eu Diwan, né en 1977, et un an plus tard, sept

sites ouvraient des écoles, partout où il y avait une équipe importante et motivée qui donnait déjà des cours de breton.

Il faudrait un jour réunir tous ces anonymes. Ce ne sont pas les politiques, les grosses têtes vues tous les jours dans les journaux, ce n'est pas le ou la président.e de telle ou telle association, ce sont des milliers de gens qui ont travaillé chaque jour en "usant leurs yeux", leurs week-ends, leurs soirées... et qui le font encore, sinon Diwan aurait disparu de la carte. Ils font des réunions dans toute la Bretagne, des visioconférences, gèrent un quotidien de plus en plus compliqué (cadre légal, problèmes de financement, de recrutement d'enseignants...).

La Redadeg (la course pour la langue bretonne inspirée de la Korrika, le modèle basque) a inauguré une forme de lutte très différente et qui a entraîné (malheureusement trop peu de personnes encore), des élèves motivé.e.s par l'exploit sportif, 2200 kilomètres dans toute la Bretagne, et là aussi, les petites mains sont nombreuses pour assurer la sécurité sur le trajet, trouver des coureurs, des financeurs. Peut-être toutefois à l'exemple de ces drapeaux qui flottent sur certaines manifs, il faudrait voir une convergence des luttes revenir, ne pas céder à la spécialisation (si je suis féministe, je ne suis pas forcément éco-féministe, anti-coloniale, anti-validiste, etc...). Pourtant le rapprochement des luttes permet aussi de gagner du temps et de la visibilité : se rendre compte que partout dans le monde on assiste aux mêmes logiques de l'agrobusiness, de l'écrasement des petits paysans, de l'accaparement des terres, du piétinement des cultures et des langues... Si tu arraches un talus, tu arraches une langue... Aujourd'hui on n'a jamais eu autant d'outils efficaces pour mener des luttes communes (réseaux sociaux, logiciels, satellites, internet...) mais ces outils se retournent contre les militant.e.s, qui voient déferler des idées qui diabolisent et stigmatisent des personnes qui s'engagent, violences policières de plus en plus importantes (Sainte Soline, quartiers populaires...). peut-être qu'il faut aussi chercher du côté de l'imaginaire, de la poésie, de la création artistique et dire avec Xavier Grall : "les chevaux couchés ne vont pas à la mer".

3- Une autrice ver de terre (Laurence Lavrand)

Ce qui m'a menée à l'écriture (je n'irai pas jusqu'à parler de littérature) c'est, comme pour beaucoup, par le biais de mon métier. Ayant été documentaliste en collège-lycée durant plus de vingt ans m'a donné le temps, l'occasion et la motivation pour lire et tenter d'appréhender les mécanismes d'incitation à la lecture pour des publics parfois récalcitrants. En France, ce n'est pas trop difficile, vue la quantité phénoménale d'ouvrages neufs paraissant chaque année, parés de couvertures hautes en couleur et de gros titres. J'ai eu l'occasion, et la chance d'exercer en outremer, à Mayotte plus précisément. Ce fut une aventure extraordinaire, à bien des égards, mais je n'évoquerai ici que le volet professionnel. Dans le premier collège où j'ai été affectée, le Cdi était de taille raisonnable, et plutôt bien pourvu. Il avait même la clim, fait unique à l'époque. C'est normal : il se situe dans la "capitale" de l'île, et doté de la réputation d'être le meilleur, on y retrouve les enfants d'enseignants, médecins, personnels expatriés de la Justice et de la Police, mêlés aux gamins des quartiers environnants. Dans le second établissement j'ai découvert des étagères vides, de vieilles revues attaquées par l'humidité et des livres déjà anciens, datant de l'ouverture du lycée. Comment donner envie à des enfants vivant hors des villes, sur une île minuscule, de s'approcher de livres où il n'est question que d'un monde inconnu, où circulent camions et trains, où les logements en hauteur, dans de grands immeubles, sont accessibles par ascenseur, où l'on fait ses courses dans d'immenses supermarchés ?

Bien entendu, lire permet de voyager. Les jeunes de Mayotte peuvent comprendre ce qu'est la neige, ce que sont un chêne, un musée ou un hamburger-frites (à l'époque il n'y avait pas "là-bas" de ces restaurants qui glorifient notre civilisation développée !!!). Les lois européennes n'étaient pas

encore parvenues à interdire que l'on mange avec ses doigts des ailes de poulet ou des cubes de bœuf en brochettes (un délice !!!).

Lorsque je lisais des histoires à "mes" collégiens, que de fois j'ai dû leur expliquer tous ces détails qui différencient leur mode de vie du nôtre. Il m'est alors venu l'idée d'écrire pour eux, et essentiellement des sujets les touchant de près. Je voulais pouvoir dépeindre leur vie à eux, avec ses bons et ses mauvais côtés, décrire les lieux qu'ils reconnaîtraient.

Je me souviens encore de mon premier texte, que j'avais intitulé *Ibou et le dictionnaire magique*. C'était un sacré loustic, cet Ibou, que je voyais quasiment tous les jours. Quatorze ans, en 6^{ème} 12 (on classait alors les classes selon le niveau des élèves, plus spécialement leur niveau en français), qui peinait sur la langue de Molière et n'avait pas la sienne dans sa poche (en shibushi, langue des Comores). Il avait aussi mille peines à rester assis durant des heures et à se taire. Lorsque ce livre fut publié par l'Harmattan, je lui en offris un exemplaire. Il se pavana en le montrant à tous. Pourtant, comme lui, le personnage du livre n'était pas le modèle des bons élèves, comme lui, il était sans-papier. Et j'étais fière, moi aussi, de franchir la frontière qui malgré tout nous séparait, de montrer que je n'avais ni mépris ni exaspération devant lui et tant d'autres comme lui, misérables, en danger permanent d'expulsion vers leur île natale. Les filles couraient le risque de devoir terminer au plus vite leurs études pour fonder une famille et s'engager comme "employées de maison" chez les M'Zungus, les "Blancs" que l'on attirait par le biais d'un double salaire et de primes.

J'ai donc continué à écrire. J'ai tendu l'oreille pour rassembler des bouts de vie des élèves, de leurs familles et toujours avec l'idée de leur donner une place dans mes histoires tout en mettant la lumière sur les aspects cruels, impitoyables et difficiles de la vie de ces gens sans pays, sans papiers, sans droits. J'ai voulu que mes histoires dénoncent quelque chose, qu'on y trouve du vrai. Je ne suis pas reporter, mais j'aime raconter des histoires, et sur la dizaine de romans qui ont été publiés à cette période, tous ont en titre le prénom d'un collégien, ou d'une collégienne que j'ai connus d'assez près : Nadjati, Nakchami, Fakhidine, Ibou ou celui d'un lieu que tous connaissent à Mayotte : la cascade de Soulou, la forêt de Songoro M'bili, le village de Tsingoni ou le quartier de M'Gombani.

Et le breton là-dedans ? Voilà qu'étant loin de chez moi, le mal du pays m'est parfois tombé dessus. Il m'a apporté le regret de mon inculture. Même si quelques-uns de mes écrits avaient été traduits en breton (et leurs histoires délocalisées à Audierne, à Cléden-Poher ou à Brest), j'étais incapable de les (re)lire. J'ai donc acheté un dictionnaire, et pris un abonnement à Ya ! A mon retour à Brest, loin de moi la maîtrise de la langue, sachant que mon cher Favereau avait fait le bonheur d'un voleur (bien du plaisir à lui !). J'ai donc suivi des cours du soir. Et bossé dur !

Un jour, un ami me dit que pour la revue Brud Nevez, on recherche de quoi remplir le numéro à venir. Et moi de me dire : "Chiche ! Si je leur envoyais un truc ?"

Un autre me dit : Tu ne cours aucun risque ! Ils prennent tout ce qu'écrivent les femmes !"

Était-ce pour me donner du courage ? C'est plutôt vexée que j'ai été. Comment ça ? Sous prétexte que ce serait en breton, et écrit par une femme, eh hop !, publiée sans regarder la valeur ou le contenu ! Quel mépris pour les femmes ! À quoi sert de publier, dans ce cas ?

Bref, vexée ou agacée, je me mets à l'ouvrage. Et je compose non pas un, mais deux textes. Le premier sous mon nom, le deuxième sous un nom d'homme. Envoyés les deux. Publiés les deux !

C'est ainsi que se développa en moi l'envie d'écrire davantage en breton. J'ai demandé de l'aide, sentant fragile mon niveau de langue, et on m'en a apporté, avec beaucoup de gentillesse. Un ami a consacré des heures, gracieusement, à corriger et à m'aider à améliorer des poèmes, dont la même maison d'édition fera un recueil. Certes, il ne m'a pas ouvert les portes du Nobel de littérature, mais imaginez ma fierté : on avait trouvé suffisamment beaux mes poèmes pour en faire un livre.

Mon égo un peu flatté tout de même, et ma confiance (un peu) restaurée, j'ai poursuivi sur le chemin de l'écriture. J'ai gardé le même public-cible : les enfants ou les ados. Pourquoi eux ? Le même problème me paraissait se poser en Bretagne ou à Mayotte : pas assez d'écrits pour ces tranches d'âge. Rares sont les maisons d'édition bretonnantes qui poursuivent cet objectif : fournir de quoi lire aux jeunes lecteurs. C'est grâce à la rencontre de Fanny Chauffin et des éditions Keit

Vimp Bev que j'ai commencé à proposer des histoires d'aujourd'hui, traitant de sujets que j'avais pu observer à Mayotte (les droits des filles dans un pays musulman, la polygamie, les violences familiales, l'émigration...) ou ailleurs (le mariage pour tous, le handicap, les transgenres...). J'ai ainsi donné la parole à des animaux, des créatures surnaturelles, comme dans nombre de livres pour enfants. Mais mon raton-laveur a peur de son ombre, et sa sœur est amoureuse d'un castor.

Hélas, j'ai ramassé bien d'autres coups de griffe.

"Ah, comme ça, tu écris !, m'a demandé quelqu'un à qui je venais d'annoncer la publication d'un roman . Et c'est qui l'éditeur ?"

"Keit Vimp Bev !"

"Ah je vois", dit-il, du ton du médecin qui vous annonce un cancer en stade final !

"Ceux-la publient n'importe qui !"

N'importe qui ! Je suis donc "n'importe qui". Une bonne femme qui meuble son temps en écrivant des trucs. Une scribouillard, quoi ! Rien à voir avec un(e) grand(e) écrivain(e) ! Pour avaler ma honte et cacher mon nom (rappelez-vous, je suis "n'importe qui"), j'ai pris un autre nom. On ne pourra pas, pensé-je, me reprocher d'être la sœur d'un éditeur ou la copine de tel ou tel. Que de manières et d'intrigues à quatre sous pour se la jouer Romain Gary. J'ai pris le nom d'un "mâle", bien entendu.

Quelle honte diront certaines. Pourtant, à mes yeux, ça n'avait d'autre but que fermer leur clapet à certains, les toujours prêts à critiquer, à humilier. Ceux qui "savent".

Alors est-ce une revanche d'avoir été appréciée des jeunes lecteurs et d'avoir reçu plusieurs fois le "priz ar vugale" ou le "priz ar yaouankiz" ? Mes blessures d'amour-propre sont-elles pansées d'avoir été placée aux côtés de Naig Rozmor ou Yann-Bêr Piriou dans un livre fort sérieux intitulé "Florilège poétique des langues de France" ? Je ne saurai le dire. Certaines griffures cicatrisent mal.

Il me souvient d'une "bonne" sœur qui nous enseignait la couture, et qui me répétait à loisir "à quoi te serviront de lire de la poésie et de la littérature ? Applique-toi plutôt à apprendre à coudre des vêtements d'enfants, tu en auras besoin !". Elle ne voyait en moi, fille d'un ouvrier pauvre et d'une mère au foyer, sur le point d'avoir son sixième enfant, qu'une sorte de Cosette, tout juste bonne à devenir une "cousette" habile pour vêtir la nichée d'enfants à quoi me préparait mon destin.

J'ai appris à coudre. Et à broder. Pas des vêtements (que je pouvais m'offrir) mais des vers, faits de miettes récoltées ça et là et non, je n'ai aucune honte.

En voici quelques-uns, un petit poème de rien du tout (mais que j'aime toujours, plus de cinquante ans plus tard), écrit au Guatemala.

Guatemala

Visage d'ombre et d'orchidée

Porteuses d'eau aux jarres immobiles

Dans l'épi de maïs dort le mythe éternel

Nourriture dorée de ce peuple aujourd'hui

Asservi dans le même antique chatolement,

Pays jailli entier d'une éclipse de lune

Entre les caféiers

Et la modestie, t'en fais quoi, scribouillarder !!!!

4- Les femmes et la poésie en breton, Mai Ewen

« ...les vers que j'écris sillon après sillon
Avec l'acier aiguisé de ma faux
Sur la chevelure blonde de mon pays
Le soleil en fait des poèmes parfumés
Que me ruminent mes vaches les nuits d'hiver.... » (Trad.Mai Ewen) Anjela Duval

Traversons les siècles.....

Me faudra-t-il chercher longtemps avant de trouver le nom d'une poète ?
J'aimerais parler des vagabondes, des misérables et des mendiants. N'étaient-elles pas des disciples de poètes, ces femmes qui chantaient pour l'aumône d'un morceau de pain noir ? Ces femmes qui savaient, de plus, broder leur imagination et leur dentelle sur une gwerz mille fois connue ? Celles qui confiaient ces trésors chantés aux chercheurs ? Étaient-elles poètes aussi, les Dames, nobles ou bourgeoises, qui recueillaient et écrivaient les gwerz chantées en récompensant d'un bol de soupe ?

Combien de femmes-poètes ont vu leur nom écrit sur la couverture d'un recueil de poèmes en breton ? Je pense (comme j'aimerais me tromper !) qu'aucune femme, sinon Nolwenn Korbel, Anjela Duval, Naig Rozmor, Annaig Renault n'a eu l'honneur (!) de voir imprimé un livre (peut-être quatre). Pour quelques autres, une fois par hasard, un poème publié dans une revue selon la volonté de l'éditeur.

Paresse, indifférence, défiance des femmes ? Leur a-t-on seriné que ce n'était pas leur affaire, ou seulement un passe-temps caché quand il leur reste le loisir APRÈS leur travail à l'extérieur, à la maison, un petit caprice accordé afin de rester sages ?

Mais... ! Si la poésie ne les attirait pas ? Si elles n'aimaient pas la poésie ? Si le temps leur manquait après avoir farfouillé dans les idioties de leur smartphone ?

Je veux penser qu'il puisse arriver à une fille, au cours d'une insomnie, de se lever du lit, et de faire éclore sous sa main d'apprentie-poète, des vers libres, un haïku, un poème octosyllabique. Peut-être un jour son poème sera-t-il publié ? Attendre alors les avis -amers ou chaleureux... - ou l'indifférence ? Elle veut savoir ce que valent ses écrits. Continuer...ou abandonner ce chemin parsemé de ronces ?

Pourquoi deux femmes, l'une née en 1905, l'autre en 1923, bretonnantes de naissance, vivant dans un environnement avalé à toute vitesse par le français, l'une à 60 ans, l'autre à 50, se mettent à composer en breton ? Pas d'école en breton pour elles, elles décident d'étudier la langue écrite et il leur faut constater que leur langue parlée n'est pas tout-à-fait semblable à la langue écrite avec ses règles strictes «c'est pas l' même breton !», refrain pesant archi-entendu. Que de volonté physique et mentale en ces deux femmes, l'une aidée par M.Klerg, encensée aussitôt, l'autre plus jeune, aidée par V.Seité, appréciée mais méprisée par certains -prêtres et autres- qu'elle appelait « les talibans de l'Ouest ». Pourquoi ? Sans détour, elle osait - avec des mots de religion ! - parler des plaisirs de son corps. Actuellement, on n'arrête pas de parler d'elle (radio, télé, film) et de son livre paru en 1977 ! Sainte Naig ! Bien ! Mieux vaut tard que jamais ! Et n'oublions surtout pas ses poèmes où la souffrance jette ses brûlures jamais cicatrisées !

*D'où vient le frisson
Qui court sous ma peau
Caressée par tes doigts,
Et la rosée, perlant en cachette...
Naig Rozmor – Karantez ha karantez 1977 -Emb. Emgleo Breiz*

Dans les années 1970, s'ouvre enfin le chemin dans une explosion d'orgueil, de joie, de reconnaissance.

Pourquoi aujourd'hui, alors que l'école, l'université, les livres, les documentaires, les conférences, les médiathèques, internet, s'offrent à tout un chacun désireux d'apprendre, pourquoi ne germerait pas dans la tête des filles, l'envie d'écrire de la poésie ? Elles en sont capables NDD** ! Et de jeter les murs à bas !

Pourquoi ne pas commencer par un haïku ? Faut-il encore essayer de démontrer que le haïku est de la poésie ! Vous savez vous servir de vos cinq sens ? Et croyez-moi, il reste encore dans notre pays un environnement propice à l'émerveillement – ou à la critique !

Pendant 20 ans, le festival Taol Kurun à Quimperlé a organisé des concours de haïkus avec chaque année un thème différent, et enfants et adultes y ont participé avec entrain. Quand revient le printemps, pendant le Mois de la langue bretonne, (un mot chaque jour, - HaiSkrivMeurzh – page facebook de féa) explosent les haïkus, si remarquables qu'il est bien difficile de décider lesquels sont les meilleurs !

*sur le chemin du cimetière
le chuchotis de chapelet
du vieil if*

Annaig Kervella

*bleu et jaune
son chouette manteau sous la pluie
la mésange des chênes*

Milena Krebs

*allées et venues du pivert
jouant à écureuil-perché
et cache-noisettes*

RJ Kernoa

Les murs s'écroulent. Souffle un vent poétique qui chante « Liberta aux filles ».
J'attends. J'attends les filles qui vont se dévoiler et permettront à la poésie de frémir encore et toujours.

Faites vite, les filles. Je n'ai plus beaucoup de temps, ni l'envie d'attendre longtemps.

*Que le monde soit envahi de couleurs !
Et que mes jours soient arrachés
Des griffes de la mort...
Oh ! Que se taise le sang de la nuit !*

Annaig Renault - (Gant ma tavo gwad an noz – Ed. de Abbayes)

*** Greta Thunberg**
(traduction Mai Ewen)

GRETA

Ta petite tête ronde et ses nattes
sont apparues sur l'écran radoteur de ma télé
« Elle ne va plus à l'école depuis un an »
Et j'ai souri, émerveillée,
Mais chagrinée aussi par ta volonté de fer :
« Refuser d'aller à l'école ! »
Et puis, petit à petit,
- car il m'arrive encore d'être curieuse -
j'ai suivi ta marche et tes discours,
étonnée, attendrie,
-mais choquée aussi par la bave venimeuse des crapauds
crachant sur ta jeunesse
ta fragilité,
ta timidité - apparente ?

Petite Greta
si grande parmi les petits,
les hypocrites,
les grognons,
les méchants

Petite Greta
qui incite ceux qui doutent à croire,
qui redonne espoir au désespoir
qui propose à l'âme de s'envoler,
qui emmène à ta suite
un océan de jeunes
plus intelligents que leurs parents
vers un monde...plus étincelant ?

Petite Greta, tendre fée,
sans baguette,
sans flûte
par ta voix, ta force et ta colère
- seulement – seulement !-
guidant
tes jeunes camarades
vers
...l'espérance d'un monde plus pur ?

On peut alors espérer encore, enfant ?

6- Croyances et druidisme (Mona Bras et Aude Chesnais)

MB - Dans un autre monde, à d'autres périodes de l'histoire, l'idée répandue par le journal chrétien Feiz ha Breizh (Foi et Bretagne) était celle-ci : "le breton et la foi sont frère et soeur en Bretagne". Sauf que dans le Trégor, quand j'étais petite, le breton était aussi la langue des communistes, qui avaient choisi une autre foi pour un avenir meilleur. Je pense donc qu'il y a une Foi mère et grand - mère dans toutes les croyances (croyances religieuses, politiques, culturelles, etc.) Le breton est aussi la langue des engagements politiques, féministes, syndicaux, environnementaux, spirituels et druidiques, ici en Bretagne.

Mais il faut être bien attachée à sa foi, pour lutter contre ses oppresseurs. Dans chaque domaine de la vie. Mais c'était une autre affaire à l'école publique. On nous a appris "nos ancêtres les Gaulois, habillés avec des peaux de bêtes, qui vivaient dans des huttes en bois... Les druides habillés de robes blanches qui coupaient le gui sacré avec leur serpe d'or...".

Comment comprendre ce hiatus culturel ? J'étais sûre qu'on me cachait les choses importantes.

MB- Cela a été une découverte pénible pour moi à douze ans de savoir que je ne pourrais pas devenir prêtre, comme le curé de la paroisse, parce que j'étais une fille ! Bon, malgré tout ça, devenir soeur alors ? Voilà comment j'ai commencé à chercher la voie de la réforme au milieu des religieuses, de la "Communauté des soeurs du Sacré Coeur de Jésus et Marie", à Plounévez Moëdec. Voici aussi comment germaient en moi la graine du féminisme. Voici aussi pourquoi j'ai quitté ce chemin pour suivre celui du druidisme en 1976, à l'âge de vingt ans. Pourquoi ? Les soeurs étaient sous l'influence des hommes dans l'Église, et la tendance se renforçait.

MB- Le matriarcat breton ? Il faut qu'on se délivre nous-mêmes de cette croyance fautive, car les femmes restent encore sous la domination de Dieu, de l'Église, et des hommes, généralement. Comme j'ai été surprise de voir des femmes violées qui cherchaient soulagement et réconfort dans l'Église, alors que certains prêtres étaient violeurs d'enfants dans l'institution. Comme j'ai été surprise de voir le monde du druidisme en Bretagne entre les mains des hommes, et pour toujours en plus, depuis septembre 1900.

Et comme c'était inattendu de voir trois femmes, toutes trois bretonnantes en plus, renvoyées de façon brutale de la Gorsedd de Bretagne (la femme du grand druide de Bretagne, Elisabeth Kerloc'h, moi et une jeune artiste Erato Strongyulou) avec des façons brutales, très éloignées de la sagesse du druidisme. Comme ces croyances sont ancrées profondément dans les esprits ! Pourtant, si le druidisme en Bretagne est rouillé pour ceux qui se situent dans ce canal historique, les femmes qui ont un esprit libre, inspirées par la foi et la confiance, sont en train de travailler pour le "déroutiller" pour que l'esprit de la spiritualité antique vive de plus en plus.

Nous sommes relié.e.s à la nature, à son rythme et au cosmos.

Les paysan.ne.s étaient marié.e.s à la terre et à la Mère-terre. Ces liens ont été déchirés à cause de la modernité liée à la langue française, à cause de la honte d'être bretonne et breton, et de parler le breton.

MB - En conclusion, j'ai été animée toute ma vie par une foi profonde et des croyances solides qui me donnaient l'énergie de travailler, avoir et élever des enfants, lutter sur tous les terrains comme disait Angela Duval. Les croyances et la tradition ne sont pas des choses mortes destinées aux musées, mais "un feu vivant pour vaincre le mal, renforcer le bien et l'amour", comme le disent les Triades, transmises à nous sous le chêne druidique. Récoltons, soeurs, la force et le coeur pour

vaincre tout ennemi et toute dévastation ! Des temps nouveaux sont en train de naître. Comme il est écrit dans les Triades traduites par "Kaledvoulc'h" "Sous le chêne des druides :
"trois c'hourdrec'h sur le mal et sur l'oppression : la connaissance, l'amour, le pouvoir
car le droit, l'intelligence, et le pouvoir, font, avec leur énergies mises ensemble agissent en s'investissant dans la personne qu'ils initient et qu'ils gardent pour toujours".
De nouveaux temps sont à venir. La place des femmes est à retrouver sans faire la guerre aux hommes, car le patriarcat et l'égalité ont fait souffrir les un.e.s et les autres. Le marteau et la faucille pourraient peut-être se retrouver, avec la faux et le gui des druides, femmes et hommes ensemble.

7- Femme (Maouezh), Ffran May

Gwerz du 8 mars

pour la journée des femmes en 2024

https://www.youtube.com/watch?v=b-uV6ya_pMk

Ecoutez jeunes garçons , écoutez et entendez
l'histoire la plus ancienne du destin de l'homme, c'est celle des femmes
j'ai peur de me promener dans la rue, quand vient la nuit vient la folie
je garde les clés dans ma main, au cas où je serais agressée

Douleur, douleur, je ne suis pas respectée
Douleur, douleur, je ne suis pas entendue
Douleur, douleur, je ne suis pas vue

Je ne peux pas être libre, pour beaucoup je suis un objet
je reste loin, je me tais, c'est ça être femme
mais, je suis fille de Rhiannon, je suis fille de Marie
je suis l'origine de l'amour, être femme est mon héritage
Douleur, douleur, je suis frappée
Douleur, douleur, je suis violée
Douleur, douleur, je suis humiliée

ma vie est à moi, mon cul est à moi, ce n'est pas vous qui décidez
je suis douce et je suis forte, je suis une vraie femme

et le monde tourne et le monde change, et le monde doit changer
et mon monde tourne et mon monde doit changer !

Douleur, douleur, j'ai besoin d'être respectée
Douleur, douleur, j'ai besoin d'être entendue
Douleur, douleur, j'ai besoin d'être vue

Douleur, douleur, j'ai besoin d'être une femme. Mein Glas

8- Retour au pays (distro d'ar vro) Ludsine Briand

Retour au pays
Il était une fois
Tout juste revenue de la vie en ville
Je ne connaissais plus personne au pays
Je ne connaissais même plus mon propre nom
La fille des vignes
La fille aux vignes
Ou même la fille des vignes
Je n'étais plus personne
Ce qu'il y a
C'est que ce que j'imaginai était différent de ce que je vivais
Il n'y avait personne pour accueillir la solitude de ma douleur
Dans le silence de la maison de ma mère
Dans le silence de la maison de mon enfance
Morts déjà le chat et ma grand-mère
Changées la place des objets et la place des gens
Il m'a fallu tout dire aux arbres
Et surtout les écouter
Afin d'être à nouveau entendue
J'ai trouvé
Mille façons de sillonner la terre
De creuser des rus, des ruisseaux
Puis des rivières en pleurant
À tel point que la Sèvre et la Maine ont débordé
Et j'ai commencé à courir comme l'eau moi aussi
À escalader les côteaux, parmi les ceps
À descendre les toits des moulins
À marcher sur les chemins que j'aimais
Jusqu'à trouver refuge dans le creux sombre de la colline
Vrombissant le bruit des moteurs
Tumultuante la clameur des voix
La grisaille multicolore du centre-ville s'étendait
Jusqu'au bout de l'horizon
Jusqu'à ce que j'aie trouvé la paix
Le cœur vide, lessivé et minuscule
Au pays
Et je me disais en ce temps-là
Qu'on parle beaucoup du deuil qu'on fait quand on quitte le pays
Mais qu'on ne dit jamais rien de celui qu'on doit faire quand on y revient

À qui
À qui appartient la terre ?
Aux gens qui y sont nés
Ou à ceux qui y vivent maintenant ?
À qui appartiennent les chemins ?
Aux gens qui y courent tous les jours
Ou à ceux qui les parcourent
une fois de temps en temps ?
À qui appartient l'histoire ?
Aux gens qui la racontent au coin du feu

Ou à ceux qui disent aux autres ce qui sera écrit ?
À qui appartient la langue ?
Aux gens qui connaissent les mots anciens
Ou à ceux qui cherchent à la créer selon leur pensée ?
À qui appartient le futur ?
Aux gens qui luttent pour qu'il soit juste
Ou à ceux qui souhaiteraient qu'il leur soit donné un jour ?
À qui, à qui, à qui...
Qu'est-ce qui est à moi, qu'est-ce qui est à moi, qu'est-ce qui est à moi ?

Colère
Au milieu de la manifestation il y a quelqu'un
Quelqu'un qui brandit un drapeau
Un drapeau blanc et noir
Noir comme l'uniforme de la police
La police aussi a un drapeau
Un autre drapeau, un drapeau tricolore
Tricolore sur son bras noir
Son bras noir au bout duquel sont portées des armes.
Devant le feu il y a une femme qui pleure
Qui pleure parce qu'elle a perdu son travail
Son travail avec les enfants
Les enfants qui apprenaient le breton
Le breton ne peut pas s'apprendre sans argent
L'argent est à la mairie
La mairie doit consulter la région
La région n'en a pas assez cependant.
En ville tout le monde signe un bout de papier
Un bout de papier pour que leur pays
Leur pays soit dessiné
Dessiné sur la carte de Bretagne à nouveau
À nouveau ignorée a été leur voix
Leur voix dont l'écho résonne encore dans le tribunal
Un tribunal rempli de notables
De notables à la grosse tête, à la tête aussi grosse que leur fatuité.
Partout ailleurs il y a des gens
Des gens, bretons ou bien français
Français de naissance, par défaut ou par confort
Par confort car ils n'ont jamais cherché à connaître
À connaître la vérité, la cohérence, le sens ou le sentiment
Le sentiment de ne faire qu'un avec la terre
La terre et chaque être vivant qui se trouve sur elle
Sur elle ils se trouvent aussi et pourtant
Pourtant ils disent que nous ne sommes pas bretons.
Dans mon coeur il y a une flamme
Une flamme qui brûle chaque mensonge
Chaque mensonge, chaque violence et toutes les choses
Toutes les choses qu'ils ont faites et toutes celles qu'ils feront après
Après les larmes vient la colère
La colère devant l'injustice
L'injustice de la domination

La domination de l'autorité
L'autorité de l'État.

9- Lundi, mardi, mercredi (Goulwena an Henaff)

7h30

Me réveiller tôt.

Dessiller mes yeux.

Prendre une douche.

Me maquiller ? Pas le temps !

Préparer le petit-déjeuner.

Aller chercher le journal dans la boîte aux lettres.

Pluie de mauvaises nouvelles. Le monde devient fou.

Secouer le petit dernier pour qu'il se lève.

Aller vite fait faire des courses.

Il faudra que je pense à souhaiter son anniversaire à ma sœur.

Lancer une lessive.

Demander à mon aînée de décrocher de son téléphone pour s'habiller, on est en retard.

9h56

L'emmener chez le kiné.

Aller poster un recommandé le temps de la consultation.

Expliquer au kiné que mon chèque est valable, même écrit en breton.

Quel abruti !

Retourner à la maison.

Secouer le petit dernier pour qu'il se lève !!!

Coup de téléphone de mon compagnon.

« Ça ira pour aujourd'hui ? Je termine à 18h30. »

Ça ira, ne t'inquiètes pas.

Étendre le linge dehors.

Il fait beau.

Rappeler à l'aînée de faire ses devoirs et de ranger son téléphone.

Éplucher des patates pour le déjeuner.

11h30

Emmener le petit dernier à moitié réveillé à son cours de guitare.

J'avais calé une petite réunion de travail au téléphone sur cette demi-heure.

Regarder vite fait les mails de la matinée.

Échanger avec la professeure de guitare : il faudrait qu'il travaille un peu plus...

Il ne devrait pas se reposer sur ses lauriers.

Ok, on va faire pour le mieux.

Rentrer à la maison.

12h30

Mettre le couvert et finir de préparer le repas.

Appeler tout le monde à table.

Échanger, converser, débattre des réflexions, problèmes et histoires de chacun.

« Le prof d'histoire me fait chier ! »

Sois poli !!!

« Une fille de 5e est harcelée au collège. »

Écouter, entendre. Rassurer l'un ou l'autre.

Proposer des solutions aux problèmes. « Enzo a fait pipi au milieu de la cour d'école ! »

Blaguer, rigoler.

13h45

Amener le petit dernier chez le dentiste, il mange trop de bonbons !

Lui tenir la main : il n'aime ni le dentiste, ni le bruit des machines.

15h

L'emmener à l'entraînement de foot juste après.

Ça lui fera du bien.

Et l'aînée ? A-t-elle fini ses devoirs ?

« Non ! J'ai besoin que tu m'aides. »

Il y a bien longtemps que je n'ai pas mis mon nez dans « la structure de l'atome » !

16h

La déposer ensuite à son cours de danse.

Prendre rendez-vous chez le coiffeur.

Des nuages menacent dans le ciel.

Signer le devis de l'électricien.

Trouver le temps d'aller faire de l'essence. Il était temps.

Ça a encore augmenté.

16h22

Oups, il est temps de retourner au terrain de foot.

Arriver avec cinq minutes d'avance.

Le temps d'échanger des paroles en l'air avec d'autres parents.

Se retrouver dans la voiture avec un petit garçon aux joues rouges, fier comme tout d'avoir mis un but « in-croyable » !!!

Écouter le résumé de l'entraînement.

Laisser mon esprit vagabonder.

Me garer sur le parking de la salle de danse.

17h30

La voir, tout sourire, s'approcher de la voiture.

Elle s'est amusée.

Elle voudrait être danseuse.

Lui sera remplaçant de Mbappé.

Les guider. Les conseiller.

Et lui expliquer qu'elle arrivera à survivre sans son téléphone !!

Il pleut à présent.

Arriver à la maison et trouver le linge étendu complètement trempé.

Grrrrr !!

Mettre le sèche-linge en route.

« Mon pantalon noir doit être propre pour demain ! C'est la photo de classe ! »

Promis !

18h

Il va falloir terminer les devoirs !

Répondre à mon père au téléphone : il aurait besoin de notre tondeuse. La sienne est en panne.

Je passerai demain.

Mettre le petit dernier à la douche.

L'aînée s'occupe d'elle toute seule à présent.

Le temps passe vite. Trop vite. Remplir la panier avec les vêtements qui étaient dans le sèche-linge.

Préparer un chèque pour la cantine.

Ouvrir le carnet de correspondance. « Il y a des poux à l'école. Regardez bien dans les cheveux de vos enfants ! »

Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

« J'ai oublié... »

Grrrrr !

Heureusement qu'il a les cheveux courts !

Lui refaire un shampoing.

Changer tous les draps.

Soupirer !

19h30

Demander de l'aide pour mettre le couvert.

« Pourquoi moi ? »

Et pourquoi pas ? Allez !

Les enfants sont fatigués après une journée aussi dense.

Mon compagnon arrive. Crevé de sa journée lui aussi.

Il m'enlace par la taille.

« La journée s'est bien passée ? »

Course folle ! Que du bonheur !

Je lui fais un clin d'oeil.

Manger les restes du midi.

Passer un moment ensemble. Enfin. Joyeux.

Se moquer de l'institut qui porte des vestes démodées.

Rires.

Se détendre ensemble.

Débarrasser ensemble.

Remplir le lave-vaisselle.

Faire un coup de propre dans la cuisine.

Préparer d'avance le petit-déjeuner pour demain matin.

Le bus passe tôt à côté de la maison.

21h

Brossez-vous les dents !

« Oui, Maman ! »

Passer par la chambre du petit dernier.

Le serrer fort dans mes bras.

Un baiser doux sur sa joue.

Bonne nuit, mon chéri.

Il est déjà à moitié endormi.

Préparer vite fait son sac de piscine pour le cours de sport de demain.

Passer dans la chambre de l'aînée.

Elle a décidé d'aider la fille qui est harcelée au collège. « Ça ne peut plus durer ! »

Sentir mon cœur qui bat.

L'aimer par-dessus tout.

Éteindre la lumière.

Bonne nuit ma petite fille ! Bonne nuit Maman ! Bonne nuit Papa !

S'asseoir ensemble dans le fauteuil.

21h26

Plier les vêtements. Tout est sec.

Le pantalon noir sera prêt pour demain.

Envoyer un message à ma sœur pour son anniversaire.

Il est trop tard pour que je l'appelle. Jeter un œil à l'emploi du temps de demain.

Deux rendez-vous importants, déjeuner avec une collègue, finaliser un dossier urgent et amener la tondeuse à mon père.

Houlala : il y aussi un rendez-vous de prévu avec le prof d'histoire en fin de journée.

L'emploi du temps est serré une fois encore.

Il ne faut pas non plus que j'oublie d'écrire mon texte pour ce projet de recueil...

S'installer devant un bon film, commencé depuis longtemps, et s'endormir avant la fin.
Réussir à me lever et aller me brosser les dents.
Me démaquiller les... ah non, je ne m'étais pas maquillée aujourd'hui !
Mettre l'alarme à sonner pour demain matin.
Me faufler dans mon lit,
Me rapprocher de mon chéri.
23h48
Dormir sereinement auprès de lui.

10- Avoir 18 ans en 2024 : ce qu'en pensent trois filles de Rennes

Nina Bideault Mellouët, Tifenn Jordaney-Hostiou et Anwenn Bricaud-Salomon sont étudiantes (dans le social, la langue bretonne, la sociologie, la communication) à Rennes. Elles nous ont raconté avec sérieux et humour leurs convictions de jeunes femmes de Bretagne, ayant fait toutes les trois leurs études au lycée Diwan de Carhaix.

Leurs années de formation

Après avoir écouté la chanson d'Euphonik, influencée par le livre de Simone de Beauvoir *Le Deuxième sexe*, Nina avait fait en troisième un exposé sur le féminisme. "On ne naît pas femme on le devient".

Quand elles étaient petites, elles jouaient avec des poupées de toutes sortes, mais ce qu'elles faisaient toutes trois en commun, c'était passer beaucoup de temps dehors, comme des sauvages. Des poupées, des princesses ? Oui, mais il n'y avait pas de prince charmant.

Aujourd'hui sur les cours d'école, on voit partout la même chose : les garçons qui prennent toute la place avec leur ballon de foot et les filles qui s'ennuient dans les coins de la cour. Dans les centres de loisirs, il n'y a pratiquement plus que des garçons, dès l'âge de 11 ans. Les filles sont parties.

Leurs familles

Elles donnent des exemples de parents qui répartissaient le travail entre eux, certains oui, d'autres non. Mais avec une idée d'égalité face à la vie. On leur a transmis à cette époque une façon de vivre et d'être. Au lycée, en Terminale l'association Joa (qui remplaçait Gast, pour l'animation dans les établissements scolaires) était venue leur parler de sexualité, avant, en seconde les femmes du planning familial de Carhaix étaient venues les voir.

Les garçons : s'en méfier ?

Comment expliquer que cela reste difficile encore de fréquenter les garçons ? Pourquoi sont-elles obligées toutes les trois de mettre un bouchon sur leurs verres aux Vieilles Charrues et dans les grands festivals pour que l'on ne mette pas dans leurs boissons un produit qui s'appelle "la drogue du viol" ? "Il faut toujours faire attention. Nous restons entre filles souvent. Quand l'une d'entre nous s'en va seule, nous essayons de la convaincre de rester avec nous, ou alors l'une de nous va avec elle."

Et l'amour, dans tout ça ?

Les gens font moins l'amour aujourd'hui qu'il y a dix ans. Pourquoi ? "Car on cherche une relation complète avec quelqu'un, et cela ne passe pas forcément par le corps." Dans les années 1970-90, les gens avaient des relations sexuelles très nombreuses, il y avait alors une libération sexuelle. Mais aujourd'hui, c'est le retour des messages implicites dans la société, pour les garçons comme pour les filles. Cela reste lié à notre culture, à la religion de toute façon. La peur des violences conjugales de la part des hommes reste omniprésente".

L'amour entre filles ? "À Rennes, les filles affichent clairement leur amour entre elles, plus qu'entre garçons même. Elles affichent leur homosexualité, au moins dans les lieux où elles se sentent en sécurité. Elles peuvent cependant être l'objet de moqueries dans certains lieux, comme les rues, par

exemple."

L'inceste est présent dans de nombreuses familles. Un secret, un grand tabou, c'est le plus grand des tabous cependant." On a peur de détruire la famille, mais cela avance petit à petit, avec des affiches dans les toilettes de médiathèques qui expliquent ce qu'est un inceste, par exemple. Il ne faut pas rester seul, il faut voir des gens, téléphoner... Un petit effort a été fait, mais il reste encore beaucoup de luttes à mener.

Et la violence envers les femmes ? Souvent elle vient de prédateurs qui ont eu un enfance détruite, mais ce n'est pas toujours vrai. Et les coups qui viennent quand une fille est enceinte pour la première fois, ou pendant le premier mois de la rencontre. "Une sorte de cercle vicieux existe et il entraîne les événements à se répéter plus d'une fois dans la vie". Une chose terrible. Les prédateurs sont protégés par la société.

Filles en lutte ?

"Oui, bien sûr". Elles sont allées samedi manifester dans les rues de Rennes pour les droits des femmes. "Ce n'est pas sûr du tout que dans l'avenir, on arrive à conserver les droits que les femmes ont gagnés avant nous". Et voici Anwen qui compose une chanson sur le droit des femmes, sur un air de danse plinn, qu'elles chantent dans les festoù-noz.

" Parler une langue minoritaire, être une fille, être proche des peuples colonisés crée forcément un lien. Il faut lier les luttes entre elles, c'est important. Cela crée un effet boule de neige". Angela Davis disait qu'il fallait lutter sans cesse, tellement les choses tournent vite au pire. (...) Lutter aussi sur les réseaux sociaux sur Insta, ou Whatshapp", et même si ce n'est pas logique d'utiliser pour des colonisés les outils des colonisateurs... Paradoxe ? Comment, sans eux, atteindre un aussi grand nombre de personnes en une seule fois ? "

L'ennemi ?

"Le sexisme ordinaire, celui qu'on vit le plus et le plus difficile à renvoyer, car cela paraît tellement évident à un grand nombre de personnes, de se moquer des filles, de dire des choses désagréables. Il faut déraciner le patriarcat..."

Quelle utopie pour 2050 ?

"Que tous les habitants du monde soient égaux et libres, libre la Bretagne. On parle toutes les langues du monde, égales entre elles. Un internationalisme partout."

" Égalité partout, les mêmes chances pour tous. Et donc moins de luttes à mener. Cela ne pourra pas être ennuyant, car cela n'arrivera jamais ! C'est un chemin à suivre, un objectif à atteindre."

"Je suis d'accord avec vous deux, mais il va falloir se battre ."

13- Katell Kloareg : chanteuse professionnelle et féministe

Les années de formation : enfant, grâce à Brigitte

- J'ai grandi dans un monde de chanteurs.ses, de musicien.ne.s. Nous étions à Guéméné dimanche dernier dans un bar pour chanter, et qui était là ? Ma mère, Brigitte Kloareg. J'ai appris avec elle que la musique, le chant étaient d'abord et avant tout, une histoire de personnes, d'ami.e.s.

J'ai de la chance d'avoir de si bonnes relations avec ma mère ! Aujourd'hui, quand je vois tout le chemin fait, la vie que j'ai eue avec le chant, les voyages que j'ai fait, c'est grâce à elle. Quand j'étais petite avec ma soeur, au Pays de Galles, dans un pays où le pouvoir de la religion est si fort, en Irlande aussi, voir ma mère aller seule dans les pubs, et les fêtes pour chanter, c'était super ! Ce n'était pas une femme mariée, elle avait des amis, elle chantait avec plaisir et nous avons fait la connaissance de gens extraordinaires. Et que de beaux souvenirs !

Quand on répète ensemble, toutes les trois (ma soeur, ma mère et moi), nous passons des journées extraordinaires. Ni enfant, ni mari. Seulement nous qui chantons, c'est une chance, d'avoir un art commun à celui de sa mère, ce n'est pas juste la "famille" pour avoir un lien fort avec elle. Nous sommes allées, Brigitte et moi, dix jours en Irlande l'année dernière. Nous avons chanté chaque jour dans les pubs, on a dormi dans le même lit quelques fois ! On a chanté jusqu'à deux heures du matin, en collectant des airs et des paroles nouvelles (celui des *Anglezed Bonedoù ruz* qui maintenant est dans mon disque "Baliskis", par exemple) .

Des obstacles sur le chemin pour une femme artiste ?

- Tout d'abord : avoir une famille, des enfants. Quand nous sommes arrêtées pour accoucher, élever les enfants. Partir, chanter la nuit, revenir à 4 heures du matin quand le petit se réveille à 6h30... Je ne l'ai pas fait. Quand j'ai recommencé à chanter de façon professionnelle, mon fils le plus jeune avait six ans. Avant ses six ans, j'avais un travail entre 9h30 et 16h30, comme ça je pouvais emmener mes enfants à l'école, aller les chercher le soir. En plus à cette époque-là, il y avait quatre enfants à la maison et le père était guitariste professionnel, je ne pouvais pas partir, évidemment. L'envie d'être chanteuse professionnelle est venue plus tard. J'ai des amies, qui ont des jeunes enfants, et qui arrivent quand même, grâce à leur famille autour qui s'occupe des enfants. Mais pour les fest-noz, c'est pas pas facile, il n'y a rien de prévu pour les chanteuses qui chantent la nuit. Avec mes fils, j'entends souvent : "Tu n'es jamais là les week-ends". Ils sont adolescents maintenant, mais ils ne font jamais ce reproche à leur père. La place de leur mère pour eux est de rester à la maison. Je prends des vacances avec eux, à la fin de l'été, au mois de février et nous faisons des choses super (Irlande, Pays de Galles...). L'un joue du piano jazz, l'autre est souvent ému par les paroles de chansons, nous échangeons quand il y a des sessions dans les bars...

Le regard des autres peut être un obstacle aussi. Ce n'est pas parce que je suis une femme, mais plutôt parce que je viens d'un autre pays : le Pays de Galles, en habitant en Bretagne depuis 25 ans, je suis arrivée ici quand j'avais 19 ans. Mon accent, ma façon de chanter la gavotte... n'étaient pas comme ceux des autres.

Je n'étais pas programmée sur les grandes scènes quand j'étais jeune, car je n'étais pas prête, je n'avais pas le niveau que je voulais atteindre, ce n'était pas parce que j'étais une fille. Il me fallait travailler davantage, montrer la qualité de mon travail.

Star system dans le monde des fest-noz ?

- Ce qui me plaît dans les petits fest-noz, les pubs, les écoles, les médiathèques... c'est d'être proche des gens. Chanter dans les bars de façon libre. Les grandes scènes ? Je suis contente de monter dessus, ce que je fais de plus en plus souvent (avec le groupe *Kaolila*, *Baliskis* au bal de l'Europe, avec Fred...). C'est super, mais j'ai pris plus de temps avant d'être à l'aise dans ces lieux. Je ne l'aurais pas fait dix ans plus tôt. Je suis heureuse de voir des jeunes femmes pleines d'assurance dans les festivals, mais j'ai le sentiment qu'on oublie quelques fois les femmes de 40 ans qui sont compétentes, pour chanter ou faire de la musique... Invisibles, à partir d'un certain âge ? Ce n'est pas vrai pour certaines d'entre elles, qu'on voit partout, et ce n'est pas un reproche.

Les choses avancent, quand même. De plus en plus d'artistes professionnelles sur les réseaux sociaux, qui composent des chansons ou qui chantent (Enora de Parscau, Loeiza Beauvir, Morwenn le Normand, Marine Lavigne, Klariz Bailleul...). J'en suis heureuse."

Il faut rester vigilant.e cependant car l'enquête faite par Soazig Hamelin montre de façon évidente qu'il n'y a que 10% de chanteuses et musiciennes dans les festivals pour 90% de chanteurs et musiciens hommes. Et c'est la même chose pour les conteuses : 90% des conteuses sont des non-professionnelles, et il n'y a que 10% d'entre elles qui sont invitées dans les grands festivals.

Une femme qui chante ou une féministe militante ?

- Les deux ! C'est vrai que dans le disque *Eus an eil d'eben* (Baliskis) nous chantons beaucoup d'histoires de femmes, composées toutes par des femmes. L'avortement a été difficile à chanter (peur de faire de la peine aux femmes qui ont vécu cela, d'avoir des personnes contre l'avortement dans les concerts...), mais c'est important. *Ar c'harned gwenn*, (paroles de Valentine Colleter trouvées dans la maison de retraite par ses enfants), ce sont les dernières paroles d'une chanteuse du Centre Bretagne, les chanter a été extrêmement émouvant pour nous. Il faut avouer que je suis une fille timide, mais avec les années qui passent, j'ai de plus en plus confiance en moi. J'ose dire ce que je pense.

Avec *Kaolila* nous chantons des chansons de lutte écrites par un homme, Gégé Gwenn, qui met en avant les droits des femmes laissés de côté trop souvent.

C'est important de donner envie aux enfants de chanter. Avec Fred on est en train de préparer un nouveau spectacle, *Kanevedenn*. Il faut transmettre le plaisir de chanter ensemble, trop souvent les gens l'ont oublié.

Je suis une militante, de plus en plus, avec l'âge qui vient, il m'est plus facile d'affirmer des choses, de montrer ce qui va de travers. Et je prépare aussi un spectacle qui aura lieu... un jour, sûrement : *La Galloise sans filtre* !

14- Gast et Very bad mother : douze années de lutte dans l'humour (2013-2025)

Pays de Quimper, de l'Aven, entre Trégunc et Concarneau : des filles qui se retrouvent ensemble pour créer une asso, avec " cinq ans d'énergie collective, de paillettes partout, aussi bien dans nos esprits que dans nos coeurs et nos corps ". Ensuite a vu le jour un groupe d'hommes pour chercher à informer sur la contraception masculine, le groupe Difenn avait mis en place des ateliers d'auto-défense pour jeunes.

Cette lutte anarcho-punk, underground, féministe et bretonnante, n'est pas née ici par hasard : dans les années 1970, Claude Michel, les plannings familiaux de Quimper et Quimperlé avaient semé des graines féministes dans ce pays. Des exemples pour Lou Millour, comme celui de Maryvonne Conan, ou de sa mère, Avel. Directrice de Radio Kerne et Naoned, à cette époque, Lou travaille avec son groupe de 50 personnes efficaces et déjantées à la fois. "Un festival, c'est une arme de combat : avoir du plaisir et militer en même temps. Quand le festival Klitorik est né, il n'existait aucun festival de ce genre en France, des festivals sérieux organisés avec des organisations officielles, ça, il y en avait. "

Deux festivals Klitorik ont eu lieu (2015.2017), après c'est Bois mes règles en 2018, Apostasik (religion et féminisme), puis Very bad Mother, trois fois de suite et tous les deux ans (2020-2023-2025). Very bad mother est devenu le festival féministe le plus connu et un de ceux les plus importants : "les places ont été vendues aussi vite que pour les vieilles Charrues, avant que le programme soit en ligne, même! Les gens viennent de France et d'Europe. En s'appuyant sur notre expérience, d'autres festivals sont nés comme celui de PAF à Bayonne par exemple. En Bretagne nous sommes lié.e.s au terrain, dans un petit bourg, à côté de la côte, on accueille des peintures de Paris, Barcelone... La lutte est reliée à une lutte globale, écologique, avec les peuples colonisés, la lutte des classes, beaucoup plus largement la lutte contre le capitalisme et le racisme".

Pour elle, la lutte a payé sur deux terrains : celui de l'écriture inclusive, qui va contre le diktat académique de la France et le genre : on parle maintenant beaucoup plus librement, et les jeunes choisissent qui ils veulent être, et i.els ont le droit de changer d'idée, " c'est une liberté nouvelle."

Pour en savoir plus :

<https://kubweb.media/page/very-bad-mother-camille-lancry/>

podcast Liesbeth

podcast Aurélie Fontaine : Bretonnes et féministes

<https://verybadmother.wordpress.com/programme/>